

# Bénédicte Vidaillet. *Pourquoi nous voulons tuer Greta. Nos raisons inconscientes de détruire le monde*, érès, 2023

Hugo Normand

DANS NOUVELLE REVUE DE PSYCHOSOCIOLOGIE 2024/1 (N° 37), PAGES 213 À 217  
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 1951-9532

ISBN 9782749280639

DOI 10.3917/nrp.037.0213

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2024-1-page-213.htm>



CAIRN.INFO  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Bénédicte Vidaillet

*Pourquoi nous voulons tuer Greta. Nos raisons inconscientes de détruire le monde*, érès, 2023

Les références à l'Anthropocène, époque géologique où l'influence humaine sur la biosphère devient significative, rythment l'actualité. Force est de constater qu'un basculement s'est opéré. Pourtant, ainsi que le rappelle Bénédicte Vidaillet en introduction de son livre, *Pourquoi nous voulons tuer Greta, Nos raisons inconscientes de détruire le monde*, les alertes des scientifiques ne datent pas d'hier – on pourrait remonter jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. L'incapacité pour l'humanité à les prendre véritablement en compte (en comparaison à d'autres types d'urgence) est le point de départ de sa réflexion.

L'ouvrage est une invitation à « explorer les racines inconscientes de l'obstination humaine à produire le désastre, à détruire avec constance ce qui relève de la vie sur Terre, et à créer les conditions de sa disparition » (p. 13). La psychanalyse sera pleinement mobilisée et se voit ici donner le rôle d'étudier l'inscription de la destructivité environnementale au sein de notre inconscient à travers les enseignements de Sigmund Freud, Jacques Lacan, Donald Winnicott, Melanie Klein et Harold Searles. Herbert Marcuse ou Günther Anders aideront également l'autrice dans sa démarche.

L'originalité de l'ouvrage est d'accorder une attention soutenue à la pulsion de mort et à la destructivité afin d'analyser la catastrophe écologique. Relevant, comme Harold Searles en 1972, que l'argument de la défense des générations futures est inopérant pour l'action en faveur de l'écologie,

Bénédicte Vidaillet se propose de porter un regard sur ce qui se joue dans les coulisses de nos comportements ou, à l'inverse, de mettre ces derniers sur le devant de la scène, pour en comprendre quelque chose. En posant la question de l'ambivalence du lien entretenu avec notre descendance, l'autrice ouvre la perspective de questionner nos relations de sujets à sujets et de sujets à objets tout au long de son développement.

Bénédicte Vidaillet utilise la psychanalyse tant pour l'exploration annoncée que pour se démarquer d'autres courants de pensées tels que l'écopsychologie ou la collapsologie, qui ne permettent pas d'être sensible « à l'étrangeté, à ce qui cloche » (p. 21). L'intrication de nos pulsions de mort et notre destructivité au sein de la science et de la croissance, « notre volonté de nous couper de toute dépendance humaine à la nature », « l'imaginaire de la maîtrise ou le fantasme d'achever le monde à l'œuvre dans sa destruction » (p. 22)... : autant de questions qui seront tour à tour traitées et mobilisées dans l'ouvrage.

Il n'est pas inutile que l'autrice ait mentionné en quatrième de couverture qu'en plus d'être psychanalyste et universitaire elle est militante écologiste. La radicalité du militantisme se ressent dans la façon de rappeler certains faits politiques, économiques ou encore environnementaux. Pour autant, cet ouvrage n'est ni un manifeste ni une invitation à adhérer à un mouvement identifié. Il ne s'agit pas ici de répondre à la question « Que faire ? », mais avant tout de produire de l'intelligibilité en comprenant les processus individuels et collectifs qui déterminent la participation de tout un chacun au désastre en cours.

L'autrice reprend à son compte la réflexion de Harold Searles qui soulève l'ambivalence de notre rapport aux générations futures (chapitre 1). Bénédicte Vidaillet met en lumière le travail de la pulsion de mort, pulsions destructrices qui nous feraient inconsciemment souhaiter la destruction de l'environnement et des générations futures. L'autrice met en tension (notamment) le cas de Greta Thunberg, qui a connu un flot d'injures de la part de la classe médiatique et politique, avec l'engouement général qu'a suscité l'incendie de la cathédrale de Notre-Dame. Elle se demande si tant d'attention portée à des édifices comme la cathédrale ne viendrait pas avant tout assurer la transmission de notre gloire et conclut cette première partie en soutenant l'idée que « les "générations futures" ne nous intéressent que comme projection fantasmée de nous-mêmes » (p. 41). C'est précisément là que Greta Thunberg, en tant qu'enfant refusant la compromission de cette continuité, viendrait susciter quelque chose d'insupportable chez les membres de la classe dirigeante.

C'est à partir de ce que Freud indique à propos de l'articulation culture-nature (chapitre 2) que Bénédicte Vidaillet se demande quels seraient les ferments de l'angoisse que peut nous procurer la nature (chapitre 3).

L'autonomie du vivant et sa capacité de transformation inquiéteraient l'homme. L'autrice voit là le ferment de la croyance que la nature ne peut pas être fragile et que, peu importe les événements, « elle se relèvera toujours » (p. 65). En prêtant à la nature une indestructibilité qui résisterait aux actions humaines, nous serions conduits à nier sa destruction en cours et sa finitude. De plus, en avançant l'idée que nous assimilerions la nature à une entité dotée d'une capacité et d'une intention de se venger de nos comportements d'humains et d'une intention, Bénédicte Vidaillet se demande comment nous pourrions désirer prendre soin d'une telle nature. Dans cette perspective, la stérilisation et la marchandisation de la nature auraient pour but de « mettre sous contrôle ce qui nous menace fantasmatiquement » (p. 83, chapitre 4).

Par la suite, Bénédicte Vidaillet se fonde sur les concepts de bon/mauvais objet de Melanie Klein et du clivage (chapitre 5). Le clivage entre bon objet, assimilé à la science et à la technique, et mauvais objet, assimilé à la nature, « nous a empêchés de prendre la mesure de notre destructivité vis-à-vis de la nature » (p. 102). Ce clivage entre la science et la technique, idéalisés, et la nature, source d'angoisse dont il faudrait se protéger, aurait masqué notre propension à l'attaquer activement.

Après la mobilisation de Melanie Klein, Bénédicte Vidaillet convoque la distinction des pulsions de vie et de mort par Freud (chapitre 6). Pas à pas, elle explique le fonctionnement de l'intrication de ces deux pulsions, laissant au lecteur le temps de s'approprier la complexité de cette apparente dichotomie. Elle explique en page 126 que les ravages conduits par le développement de la technologie et de la science « témoignent du déchaînement de la pulsion de mort qui s'est exprimée dans ce domaine [...] et d'autant mieux qu'elle n'était pas limitée par des interdits et des limites, contrairement au domaine relevant de notre rapport à l'autre ». Ce qui a permis à ces ravages de s'exercer proviendrait de l'étroite intrication de la pulsion de vie avec le progrès scientifique et technique, faisant ainsi passer la pulsion de mort inaperçue.

Et si prendre réellement conscience des désastres à l'œuvre ne suffisait pas à changer les choses ? Et si nous n'avions finalement pas tant que ça envie de changer quelque chose ? C'est la thèse que développe l'autrice à ce moment de l'ouvrage (chapitre 7). Selon elle, de telles attitudes pourraient trouver leur source dans le fait que « les renoncements pour des raisons écologiques n'apportent aucune compensation strictement personnelle » (p. 143). Et d'envisager que « l'envie [...] éminemment présente dans la vie psychique et dans les groupes humains soit à l'œuvre dans notre refus de nous engager dans des voies supposant de renoncer à nos modes de vie actuels » (p. 143). Car, comme elle le remarque justement, l'envie conduit « à ne vouloir renoncer à rien tant qu'on a la certitude que d'autres continuent de "profiter" » (p. 147).

Si on reprend la question « que faire », que peut-on en dire ? Il apparaît que cet ouvrage n'est pas explicitement destiné à des praticiens en sciences humaines et sociales désireux d'élaborer des dispositifs, qu'ils soient individuels ou groupaux. Il s'agirait plutôt d'une invitation à reconsidérer avec méthode certaines hypothèses ou orientations suggérées par d'autres disciplines ou courants de pensée tels que la collapsologie ou l'écopsychologie. Malgré une prise de position pouvant être parfois ressentie comme surplombante lorsque ces deux dernières approches sont mises en dialogue avec la psychanalyse, l'approche interdisciplinaire permet à la psychanalyse d'y avoir sa place. Rappelons aussi que cette place s'étaye sur des données historiques et cliniques, ce qui lui donne une consistance lui permettant de dépasser le seul dialogue épistémologique.

Si cet ouvrage ne comporte pas de visée pratique, dans quelle mesure ce livre peut-il néanmoins mobiliser ? L'approche de Bénédicte Vidaillet permet d'appréhender les tensions à l'œuvre lorsqu'il s'agit d'observer l'adoption de comportements écologiques. Quand l'autrice s'intéresse à l'ambivalence dans les comportements d'une scientifique du GIEC, elle souhaite souligner que l'imperfection se dévoile sur le terrain de l'excellence. Dès lors, que faire de ces tensions, de ces ambivalences, lorsqu'elles se présentent en situation, sur le terrain ? Si nous suivons la pensée de l'autrice, il n'apparaît pas souhaitable de chercher à quantifier la part d'inaction des individus, des politiques publiques ou des entreprises. Le risque serait alors de déplacer vers l'extérieur de soi les sensations désagréables ressenties à l'idée d'être un acteur de la catastrophe écologique et de perpétuer les clivages repérés dans l'ouvrage. Il s'agit plutôt de regarder l'inaction (qui serait l'absence de comportements écologiques) comme le produit de forces complexes qui parlent de nos modes d'être au monde, dont les tentatives de perfectionnement resteront imparfaites/inabouties. Il s'ouvre alors la possibilité aux sujets impliqués de le faire d'une place d'auteur, qui peut conduire à l'éthique là où, au contraire, la réduction du sujet à l'acteur, voire à l'agent, entrave le sens que peut donner celui-ci à son expérience subjective.

Une partie de la réflexion de Bénédicte Vidaillet tente de déterminer dans quelle mesure la nature nous angoisse en tant qu'Occidentaux et comment un système de défense s'est élaboré pour nous en détourner. L'autrice ne s'intéresse pas aux angoisses aux racines de ce que nous appellerons rapidement l'éco-anxiété. Il y a une focalisation sur celles provoquées par la rencontre avec la nature elle-même, en interprétant les ébauches de notre système culturel et technique comme des réactions à celles-ci. Cette réflexion ouvre la possibilité d'appréhender des décisions allant de l'échelle de l'action individuelle à l'échelle de décisions politiques comme des réactions à des angoisses et non comme des réponses à des pulsions générées (parfois supposées indépassables) par ce même système. Il réside ici la possibilité de se questionner sur l'intrication de telles angoisses avec celles générées par la catastrophe écologique en cours.

L'absence de *to do list* individuelle met en perspective la solution libérale qui consisterait à adopter des écogestes sans nécessairement y associer du sens, au risque de se retrouver à culpabiliser d'avoir échoué, sans comprendre les déterminants d'une telle déconvenue. Bénédicte Vidaillet réussit à lier la nécessité d'une transformation psychique avec la possibilité d'une élaboration d'un projet politique, sans faire porter au sujet qui la lie le fardeau de la fatigue d'être soi.

Hugo Normand  
Psychologue du travail et des organisations